

Tokyo, 17 Septembre 2001

Bonjour Pierre,

Petit a petit les sons qui maladroitement venaient cogner à mes tympan avant de s'en aller errer au dehors, comme l'ivrogne s'éloignant de sa bouteille vide, se transforment en une langue.

Le Japonais fait sa route significative jusqu'à moi, du signifiant encore creux naît le plein d'un signifié que je ne pouvais que soupçonner jusque là.

Mais quoi de plus beau que le soupçon.

Apprendre finalement, c'est une horreur... Conquérir ce qu'on pouvait ne faire que soupçonner, c'est « humer » une fleur plutôt que d'en présumer le parfum – dont par définition l'on ne peut s'envahir sans le violer –.

Mais pour soupçonner également, ne faut-il pas amener ce doute à la connaissance : « savoir » suffisamment peu que pour « pouvoir » soupçonner en retour...

Et ne faire que présumer d'un parfum plutôt que d'en ressentir l'ivresse – ne fusse que pour un instant – ne serais-ce pas un crime ?

Et violer, n'est-ce pas faner la possibilité d'offenser à nouveau la beauté ?

Et que dire de l'expérience, murmure du vécu, essence de toute représentation et vérité de l'art ?

Voilà pourquoi peut-être, qu'il s'agisse de fleurs ou de langues, il faut s'avancer jusqu'au soupçon, en délecter la légèreté, puis s'en approprier la cause désespérément jusqu'à l'en étouffer.

Ce que l'art peut dire. Devrait dire.

Mais comment vivre de si peu de silence ?

En espérant te lire,

Eric.